

le roi à secourir les révoltés de Milan et à entrer en campagne contre l'Autriche. Il est vrai que Cavour avait osé écrire : « En présence des événements de Milan, quand l'heure de la délivrance a sonné pour l'Italie, quand le peuple s'arme et se débat avec impatience contre l'étranger, ce serait une lâcheté que de se laisser arrêter par les protestations de l'Angleterre : ce ne serait pas une bonne et grande politique, mais une politique mesquine, qui, sans nous abriter contre les périls qui s'imposent, *couvrirait la nation d'ignominie, et ferait crouler le trône antique de la monarchie de Savoie au milieu de l'indignation des populations frémissantes.* »

Le roi obéit à cette fière sommation d'un patriotisme aussi passionné qu'éclairé. Dès ce jour, Cavour comprit mieux encore que la monarchie de Savoie était intimement liée à l'Italie ; que pour arriver à la délivrance, à l'unité, il fallait un centre à tant d'efforts ; que le péril d'une tentative aussi hardie était la désagrégation sociale, et que le pouvoir royal seul était assez puissant pour contenir, à un moment donné, les masses populaires qu'il fallait soulever pour obtenir la victoire, et apaiser ensuite, pour l'organiser. Guerrazzi, en 1851, écrivait que « Mazzini voulait pousser le roi à la guerre, pour attiser la République (*sic*) dans sa propre maison ». Les forces révolutionnaires sont des armes dangereuses : elles blessent la main qui les emploie. La crainte du parti républicain retenait Charles Albert ; ce roi, au cœur généreux, se rendait bien compte que le peuple ne lui saurait jamais gré de son dévouement à la cause du pays, affolé qu'il était par les excitations démagogiques. Il disait un jour avec tristesse : « Quoi que je fasse, les Italiens ne me croiront jamais : le roi d'Italie sera mon fils Victor. » Cavour connaissait ces angoisses et ces hésitations si naturelles. Aussi quand le roi prit le parti qui lui était conseillé, Cavour sut gré à ce prince de son abnégation, et il paya plus tard au fils à force de glorieux succès, le prix du sacrifice qu'avait fait le père. Dès ce jour, il devint aussi un adversaire intraitable du parti républicain. Il le considéra comme l'ennemi né du bon ordre et d'un gouvernement régulier. Il comprit que le malheur de sa patrie accompagnerait le

¹ Voir un article de S. Furali dans la *Nuova Antologia*, fasc. XI, 1873.